

*François-Michel Durazzo,
Professeur de lettres au collège du Cèdre du Vézinet*

Nous avons affaire à des classes très hétérogènes.

Les fantasmes se font jour lorsqu'il s'agit d'esquisser le portrait d'un enfant surdoué — a fortiori celui d'une classe entière —, à tel point que beaucoup préfèrent éviter le terme. Non, nous n'avons pas affaire à des concentrations de petits génies, bien studieux, mais à des classes très variées, tant au regard de leur profil intellectuel et cognitif que s'agissant de leur culture et leur maîtrise de la langue française. Certains, en très petit nombre, manifestent vraiment une curiosité boulimique et non sélective, d'autres ne sont sensibles qu'à un nombre de sujets limité, mais aiment les approfondir. Quelques-uns enfin ont des tendances monomaniaques, s'enferment dans un univers, un seul domaine, voire un seul auteur qu'ils lisent, relisent et dont ils ont du mal à sortir. Nous avons aussi quelques cas d'élèves très superficiels, un peu touche-à-tout, conscients de leur aisance verbale et aimant donner leur avis sur tout, quitte à dire d'énormes bêtises avec aplomb. Autant de profils pédagogiques d'élèves, assez brillants à l'oral et aimant beaucoup participer en classe.

Difficultés à vivre dans le groupe nouvellement créé

Pourtant ils ne savent pas toujours s'écouter les uns les autres quand ils entrent en sixième, surtout quand le primaire a exacerbé leurs frustrations et que le milieu parental a favorisé et développé, de peur de la briser, l'expression orale sans imposer des règles de vie commune. Difficile donc de se faire entendre, au milieu d'autres sujets si actifs, pour les deux ou trois élèves inhibés, que l'on rencontre dans chaque classe ! Ces derniers, bien souvent, ont intuitivement compris, assez vite, dès le primaire, qu'il valait mieux ne pas se faire remarquer pour ne pas s'attirer d'ennuis ou se sont isolés du fait de l'incompréhension générale dont ils souffraient.

La tâche de l'enseignant : faire fonctionner le groupe

Prendre en main en sixième une telle classe n'est donc pas chose aisée et nous avons donc à intégrer les enfants timides dans le groupe, les faire communiquer en leur enlevant peu à peu des inquiétudes bien enracinées dans un vécu parfois douloureux, mais nous devons aussi apprendre à des sujets particulièrement actifs à écouter l'autre avec autant d'intérêt et de respect que le professeur. C'est une tâche ardue mais très gratifiante. En ce qui me concerne, je n'avais jamais rencontré auparavant de classe dont les élèves étaient vraiment capables de s'écouter, de revenir efficacement sur la production orale ou écrite d'un camarade, de l'améliorer en toute impartialité.

Les tensions à l'intérieur du groupe

Tout n'est pas idyllique, cependant, et les rivalités subsistent y compris après quatre années passées ensemble, au point que certains se plaignent de rester trop longtemps dans la même classe. Mais au-delà des clivages bons élèves scolaires contre brillants dilettantes, filles contre garçons, matheux contre littéraires, on a le sentiment que chaque élève jouit au moins de la reconnaissance et du respect, que confère l'admission dans la classe, de la part des autres et surtout de pouvoir enfin s'exprimer sans brider son langage, sans cacher son intérêt pour des sujets ardu, de pouvoir enfin être compris et se faire des amis même si, je le répète, de fortes tensions peuvent voir le jour. On a eu, dans la première promotion, le cas d'un enfant psychologiquement fragile, faisant preuve de violence envers les autres et envers lui-même qui s'est vu prendre en charge par la classe avec une patience, une générosité et une chaleur dont peu de groupes sont capables.

Le fantasme du professeur-précepteur

Si les enfants surdoués attendent beaucoup du groupe et de leurs camarades, ils attendent plus encore de la part de leurs professeurs. Durant le primaire, l'instituteur n'a pas eu la possibilité de satisfaire leur curiosité. Des enseignants plus spécialisés sont donc enfin à même d'apporter des réponses aux questions qu'ils se posent. De plus ces élèves ont besoin d'admirer des professeurs auxquels ils chercheront à s'identifier. J'ai eu quelques fois le sentiment que beaucoup d'élèves désiraient qu'on ne soit là que pour eux, au point de sembler exclusifs ou égoïstes vis-à-vis de leurs camarades.

Derrière cette façade capricieuse, on sent pointer les frustrations vécues dans le primaire et principalement la phobie de l'ennui que le rythme trop lent de la classe génère. Or, l'élève n'est pas toujours capable de juger du rythme d'apprentissage qui lui convient le mieux. Quand on le questionne sur ce point, il trouvera fatalement trop lent le cours dans une matière qui a priori ne l'intéresse pas.

S'adapter au rythme des élèves.

On est finalement confronté au même problème que dans les autres classes : l'enseignant doit-il se laisser porter par cette majorité d'élèves actifs, qui participent bien, au risque de laisser de côté les trop rapides et les plus lents ? De fait, un recrutement restreint recrée, par le haut, les conditions d'hétérogénéité rencontrées dans une classe normale. Qu'attend-on alors du professeur ? Des connaissances précises, une culture générale qui dépasse le programme voire la matière enseignée, une capacité d'adaptation à leur rythme et d'ouverture à leur fonctionnement intellectuel : telle est, en effet, la demande, consciente ou non, de ces élèves.

Une grande aisance verbale.

Cependant, en français peut-être plus qu'ailleurs, les capacités verbales d'élèves qui ont pour la plupart beaucoup lu, donnent l'illusion de la maîtrise, alors que généralement ils possèdent une culture "à trous"; ils peuvent par exemple très bien connaître le vocabulaire de la voile ou de la

formule 1 et ignorer, dans ces domaines, quelques termes de base. Ce sont en réalité, sur tous les sujets qui les passionnent, de petits autodidactes. Le rôle du professeur de français est donc de leur permettre de structurer leur langue, de leur donner les moyens de progresser par l'expression en multipliant les apprentissages techniques, en grammaire et en orthographe bien sûr, mais plus encore en expression écrite.

Le problème de la lecture.

Il est aussi souhaitable de leur faire de nombreuses propositions de lectures qui leur donnent une véritable ouverture d'esprit en même temps qu'une bonne culture générale. Les longues listes fournies en début d'année ou de trimestre me laissent rêveur. On y trouve de tout et chacun y fait son marché souvent en ayant eu recours à ses parents. Beaucoup courent le risque de s'enfermer alors dans le même genre, de ne lire que des romans policiers, de science-fiction, etc.. Je préfère pour ma part des listes fréquentes, courtes, orientées de manière cohérente autour d'un genre, d'un thème ou d'un auteur, de façon à diversifier leurs connaissances et à développer leur capacité exceptionnelle à jeter des ponts d'une matière à l'autre et à réinvestir les connaissances.

Il n'est pas rare, grâce à l'émulation, de voir les enfants lire, en sixième, une moyenne de quinze à vingt livres par an. Signalons, au passage, que les meilleurs lecteurs que nous avons eus dévoraient environ quatre-vingts ouvrages par an et les moins ardents, à peine les livres imposés au Cours Moyen.

Quel contenu donner à la formation des ces surdoués ?

Tout ce qui touche, de près ou de loin, la culture générale est de nature, non seulement à entretenir la grande curiosité déjà éveillée par le milieu familial, mais aussi à développer celle de ceux qui ont été, durant tout le primaire, moins sollicités, moins "nourris". C'est ce que Mme Côte, alors Principale du Collège du Cèdre, avait tenté de faire, en instaurant les activités et les sorties des jeudis après-midi. D'autre part, dans le cadre scolaire, ces élèves aiment beaucoup qu'on sorte des allées trop balisées du programme, soit pour approfondir les notions ou les lectures, soit pour tenter des exercices plus difficiles. Si l'on propose aux élèves de sixième une dictée du Brevet des collèges, ils vont mobiliser avec un grand enthousiasme leurs connaissances et redoubleront d'attention. Ils aiment le défi et la difficulté.

Mais il faut savoir dans ce domaine raison garder, leur rendre accessible ces difficultés supplémentaires, les leur expliquer, ne pas évaluer ni sanctionner comme s'ils étaient réellement en troisième. Proposer un défi qu'on ne peut relever est inefficace et aurait l'effet inverse. Ce serait courir le risque de les démotiver, de briser la confiance utile à leur développement intellectuel et peut-être les rabaisser. De manière générale, il est catastrophique de mettre un élève dans une situation d'échec, sous prétexte qu'il est très doué. Inversement, il me semble nuisible de ne pas leur assigner des tâches

difficiles. Il faut qu'ils sentent bien leurs limites pour les dépasser et progresser.

La question des programmes

J'illustrerai mon propos en prenant deux exemples puisés dans mon expérience : ceux de la sixième et de la troisième. En sixième, je traite les notions grammaticales du programme de sixième et de cinquième sans insister sur la morphologie des verbes que je fais travailler dans le cadre de l'orthographe pour laquelle j'utilise tout de suite un manuel de cinquième. Je tente de faire lire au moins une dizaine de romans et quelques pièces de théâtre et je traite les différents genres littéraires. La composition française n'est pas le prétexte à une rédaction libre sur tel ou tel sujet autobiographique mais l'occasion de mettre en œuvre chaque fois de nouvelles techniques d'expression.

Au début de l'année, leur niveau moyen était à peine supérieur à celui de la meilleure classe dite normale du collège, si l'on en juge par les résultats de l'évaluation officielle faite en septembre. Ils terminent l'année avec un bon niveau de fin de cinquième. Quelques-uns seulement restent à un niveau de sixième moyen. Aussi est-il naturel que, trois ans plus tard, la troisième permette d'aborder toutes les techniques de base du baccalauréat et de leur donner accès à des lectures difficiles, d'un bon niveau de première. Je peux dire qu'à la fin de l'année dernière, une bonne moitié des élèves de troisième auraient eu la moyenne à l'épreuve anticipée de français au baccalauréat. Je pense donc que l'on peut, du moins en français, aller plus vite et plus loin dans le programme, à condition de les plier à une certaine rigueur intellectuelle.

Les pièges de l'intuition

En dernier lieu, je me permettrai de pointer quelques aspects de leur fonctionnement intellectuel auxquels nous sommes, en tant qu'enseignants, confrontés. En effet, une des caractéristiques de l'intelligence est bien cette capacité à mettre en relation des faits, des données de manière à produire un sens. Appliqué à un type de raisonnement qui exige une plus grande part de déduction / induction que de rapprochements par analogie, beaucoup d'élèves ont recours au fonctionnement analogique pour parvenir au résultat. Par exemple, en version latine, ils ont tendance, comme tous les élèves dits moyens, à s'appuyer sur la signification des mots au mépris d'une analyse ordonnée de la phrase.

Cette méthode requiert, pour arriver à un résultat correct un nombre d'opérations mentales dix fois supérieur à ce qu'exige une méthode structurée. Pour l'élève qui pense vite, qui a l'esprit agile, cela fonctionne très bien, au moins au début. Quelle satisfaction ! quel sentiment gratifiant de puissance et de maîtrise l'intuition procure-t-elle à ces élèves qui semblent réussir sans tenir compte des recommandations du professeur ! Toutefois, dès qu'on est confronté à des difficultés plus importantes, l'intuition perd

progressivement son efficacité et c'est l'échec que connaissent de nombreux adolescents surdoués qui n'ont jamais fait grand chose.

Structurer leur réflexion de manière rigoureuse

Notre tâche est donc d'exiger d'eux une réflexion organisée et logique qui se décompose par étape et s'explique avec patience. Cela est vrai quand on construit une progression argumentée dans le sujet de réflexion du Brevet des collèges, comme de la version latine. Mais cela est aussi vrai s'agissant de l'apprentissage de la rédaction d'une critique de film que je viens d'aborder avec les petits actuellement en sixième. Aussi n'est-il pas impossible de se donner des exigences, propres à en faire des élèves rigoureux, à condition que l'on ne perde pas de vue qu'il s'agit d'enfants qui, malgré leur précocité intellectuelle, ont des affects, donc aussi des intérêts correspondant à leur âge et qu'on peut aussi les dégoûter de l'école si on leur propose des activités qui ne correspondent pas à leurs aspirations profondes.

Toute classe quelle qu'elle soit, exige d'un professeur, des efforts de souplesse et une grande capacité d'adaptation. Peut-être les classes d'enfants surdoués nous en demandent-elles un peu plus.

COMPLEMENTS PEDAGOGIQUES

Lectures

On ne donnera pas ici de liste de livres, mais simplement quelques conseils pour aider les parents à faire lire les enfants notamment avant l'âge auquel ils abordent sans difficulté les classiques ou les lectures destinées aux adultes.

Avant de vouloir ouvrir l'esprit de son enfant, il est utile d'en faire un bon lecteur. Autant tomber sans remords dans les propres excès de l'enfant, quitte à le laisser lire tout Agatha Christie ou un nombre immodéré de revues spécialisées dans les jeux vidéo. Il faut éviter à tout prix de proposer des textes trop difficiles afin de ne pas dégoûter l'enfant de la lecture. Inutile donc de proposer *Les Illusions perdues* de Balzac à 13 ans, même si on y est parvenu soi-même au même âge. Inversement, il ne faut pas dire à un enfant précoce : "ce livre est trop difficile pour toi", mais plutôt : "tu peux le lire si tu en as envie, mais tu sais que c'est un livre difficile que lisent plutôt les enfants de tel ou tel âge". S'il persévère, tant mieux et peu importe qu'il n'en tire pas toute la substance. Ne forcez pas un enfant à lire jusqu'au bout, en dehors de ses obligations scolaires, un livre qui ne lui plaît toujours pas après une trentaine de pages. S'il ne mord vraiment pas à la lecture, tentez des amorces. Racontez-lui ou lisez-lui le début en ménageant le suspense. pour le faire entrer dans l'histoire et arrêtez-vous au moment le plus palpitant.

Vous pouvez puiser dans les différentes collections pour la jeunesse, Hachette jeunesse ou Folio junior, mais surtout L'École des loisirs.

Orthographe

Inutile de faire des dictées, puis de les corriger, sauf si le texte a été préalablement lu attentivement ou appris par cœur. Cela est néfaste et apprend à faire des fautes. Faites plutôt recopier sans faute une page de lecture que l'enfant aura aimé.

Faites faire des exercices dans ORTHO, chez Hatier. Faites travailler les exercices qui comportent une correction à la fin du livre et demandez à l'enfant de se corriger lui-même immédiatement après avoir terminé chaque exercice.

N'hésitez pas à corriger avec lui tous les cahiers et classeurs, car chaque fois qu'un enfant apprend sur un texte mal orthographié, il mémorise en même temps les fautes. Développez sa mémoire visuelle, surtout s'il est auditif. Faites-lui épeler les mots difficiles...

Rédiger

La rédaction n'est pas naturelle, surtout pour les enfants qui écrivent mal. Faites-les écrire, surtout en vacances, des lettres, des cartes postales, de petites fiches sur ce qu'ils ont aimé ou vu et qu'ils peuvent conserver dans un fichier personnel. Demandez-lui de s'expliquer oralement, de justifier ses idées. Ne donnez pas à un jeune enfant l'impression qu'il sait mal s'exprimer, mais reprenez par exemple ses tournures familières ou incorrectes de manière discrète. Par exemple, s'il vous dit "j'aimerais qu'on aille tous au ciné cet aprèm", répondez : "crois-tu que nous puissions tous aller au cinéma cet après-midi ?"

